

*Lettres des missionnaires maristes en Océanie, 1836-1854.  
Anthologie de la correspondance reçue par Jean-Claude  
Colin fondateur de la Société de Marie pendant son  
généralat sous la direction de Charles GIRARD*

Gilles Bounoure

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/jso/5987>

DOI : 10.4000/jso.5987

ISSN : 1760-7256

**Éditeur**

Société des océanistes

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2009

Pagination : 348-350

ISBN : 978-2-85430-026-0

ISSN : 0300-953x

**Référence électronique**

Gilles Bounoure, « *Lettres des missionnaires maristes en Océanie, 1836-1854. Anthologie de la correspondance reçue par Jean-Claude Colin fondateur de la Société de Marie pendant son généralat sous la direction de Charles GIRARD* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 129 | juillet-décembre 2009, mis en ligne le 15 décembre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/5987> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.5987>

---

l'industrie, aux activités commerciales et à l'agriculture (numéros 554 à 585), à la pêche (de 586 à 594), à l'éducation (de 595 à 617), à la littérature (de 618 à 631), à la culture matérielle (de 632 à 665), aux arts du spectacle (666 à 683). Il y en a la fois beaucoup et peu, car aucune rubrique ne saurait se satisfaire d'un nombre d'entrées aussi peu fournies.

Le plus récemment publié, selon le bibliographe, nous vaut un addendum de cinq titres concernant les années 2006 à 2008, ce qui est à la limite du ridicule (numéros 740 à 744). Les trois index qui concluent la bibliographie font cas des auteurs, de l'intitulé des travaux recensés, ainsi que des thèmes traités. Le dernier est particulièrement utile par rapport à un ordre de rubriques qui, comme on l'a vu, ne respecte pas l'ordre alphabétique. On saluera aussi la courageuse introduction de huit sites de l'Internet dans la bibliographie sous les numéros 732 à 739. Après qu'une rubrique eut été consacrée aux livres, aux médias et à la communication (numéros 684 à 700), aux journaux scientifiques (numéros 701 à 712) et aux encyclopédies et travaux de référence (numéros 713 à 716) et enfin à d'autres bibliographies (numéros 717 à 731). Mais nous sommes loin du compte. On allait désespérer !

S'agissant du mode d'exposition des titres, il est peu défendable, comme je l'ai dit, que les thèses ne reçoivent aucune explication ni recension. L'intitulé des universités de soutenance ne dispense pas de l'indication des pays dans lesquels elles sont situées. Il n'y a pas que le quantitatif ; il y a aussi le qualitatif qui n'y trouve pas son compte. Les recensions sont hétérogènes, ne suivent pas le même canevas d'analyse et sont disparates. Bref, ce travail est non seulement à compléter, mais à refaire. Dommage qu'une aussi belle édition magnifiquement reliée consacre un travail intellectuel aussi peu cohérent avec la noblesse de la matière. La bibliographie, si elle reste un art, sera toujours un métier exigeant.

Raymond MAYER,  
Université Omar Bongo de Libreville et  
Université de Lyon 2

GIRARD Charles (éd.), 2008. *Lettres des missionnaires maristes en Océanie, 1836-1854. Anthologie de la correspondance reçue par Jean-Claude Colin fondateur de la Société de Marie pendant son généralat*, avant-propos de l'éditeur, préface de Claude Prudhomme, introduction historique de Claire Laux, Paris, Karthala, collection Mémoire d'Églises, 760 p., annexe, index biographique et onomastique, bibliogr., environ 50 illustrations couleur hors-texte.

Ce fort volume vient en héraut ou en avant-garde d'une troupe plus impressionnante encore, la publication des « 1 365 lettres reçues d'Océanie par l'administration générale des pères maristes entre 1836 et 1854, qui paraîtront bientôt en dix volumes » par les soins du même éditeur, selon les propres termes de son annonce. On ne peut qu'applaudir à la publication de telles archives, non seulement « déclassifiées », mais surtout ouvertes au tout-venant des lecteurs. On en

espérerait autant d'autres institutions, dépositaires d'observations non moins précieuses sur l'Océanie de cette période. Fallait-il attendre le moment de disposer de ces dix volumes ou l'occasion de consulter des échantillons représentatifs de ces documents aujourd'hui conservés à Rome pour signaler la présente anthologie ? Faute de moyens ou d'espace, nombre de bibliothèques et maints chercheurs pourraient être contraints de s'en tenir à ce seul volume annonciateur, et c'est ce qui le fait décrire dans cette rubrique, indépendamment et sans préjuger de ses suites promises.

S'ouvrant sur un impressionnant « comité de patronage » international rassemblant des personnalités du monde politique, diplomatique, scientifique et ecclésiastique (deux cardinaux, plusieurs évêques), cette anthologie a bénéficié du soutien, sinon de l'imprimatur, de deux organismes missionnaires et du Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie (CREDO) de Marseille. Comme le précisent l'éditeur (p. 11) et le préfacier (p. 15), c'est seulement « dans l'édition intégrale en dix volumes » qu'on trouvera « annotations scientifiques et appareil critique », le présent volume, « à destination d'un public plus large » (p. 11), ne comportant que des notices réduites au minimum. Les lettres choisies, de caractère varié, requêtes, rapports officiels, courriers entre confrères ou parents, sont ordonnées selon un plan à la fois historique et géographique (« Le grand départ : 1836-1838 », « La Nouvelle-Zélande » de 1837 à 1853, « Wallis et Futuna » de 1838 à 1854, « Les archipels polynésiens » Tonga, Fidji, Rotuma, Samoa de 1843 à 1855, la « Mélanésie » insulaire, « La Nouvelle-Calédonie » de 1843 à 1854) avec une bibliographie par chapitre et par archipel (mais qui manque pour la Mélanésie insulaire et particulièrement les îles Salomon, où il était au moins facile de citer les ouvrages de Verguet et de Monfat ; on s'étonne aussi de voir mentionnée la thèse inédite de Claire Laux (Bordeaux, 1998) et non la synthèse qu'elle en a publiée en 2000, etc.).

Utilement munies d'une brève présentation, d'un numéro d'ordre renvoyant à l'édition complète, d'indications sur leur pagination originale et les coupes parfois pratiquées par l'éditeur, ces lettres ont fait l'objet d'aménagements visant à les faire lire « dans un français actuel » :

« il fallut moderniser des tournures, écrire en toutes lettres les abréviations assez fréquentes dans le texte, traduire les expressions latines. » (p. 13)

À côté de quelques textes reproduits tels quels (« le document est transcrit avec son orthographe originale » p. 358, « originale » p. 322, « à l'identique » p. 640), d'autres, plus nombreux, présentent des entorses inexplicables au « français actuel » : « dix livres sterlings que j'ai emprunté », p. 127 ; « vos petites notes [...] nous a beaucoup intéressé », p. 194 ; « je désirerais bien que vous puissiez m'envoyer », même page ; « cette atmosphère de civilisation européenne dans lequel on a été élevé », p. 287 ; « toutesfois », p. 293 ; « quelque goutte de vinaigre », p. 294 ; « les deux parties de l'île se sont donnés mutuellement des fêtes », p. 296 ; « les vieillards aiment la religion "qui

leur donnent la vie du corps et celle de l'âme" », p. 297 ; « nous fûmes très bien reçu », p. 627 ; « les propositions dégoûtantes que le père avait fait à sa femme », p. 642 ; etc. Erreurs du rédacteur primitif ou inadvertances de l'éditeur correcteur ? En souhaitant que l'édition scientifique dissipe toute ambiguïté sur ce point, on devra probablement se garder de citer certains passages de cette anthologie avant de pouvoir consulter ces documents dans leur texte d'origine.

Dans sa longue introduction historique (pp. 19-69), Claire Laux s'attache à dessiner les contextes complexes et intriqués dans lesquels ces missionnaires ont travaillé durant les dix-huit ans du généralat du créateur de la Société de Marie, Jean-Claude Colin, période formant les bornes de ce recueil. Sa conclusion insiste à juste titre sur le caractère à la fois massif et « multiforme » de la présence européenne en Océanie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 69), elle souligne judicieusement l'isolement des missionnaires, confrontés à des situations ambiguës, mais l'image qu'elle donne des premiers maristes conduisant « leur apostolat hors de toute tutelle coloniale » (p. 45), joue quelque peu sur les mots et sur les faits. Selon elle, la première des « spécificités de l'évangélisation de l'Océanie par les Maristes » serait « l'indépendance par rapport aux colonisateurs » (pp. 52-55), ce qui est évidemment exact à propos du seul exemple qu'elle en donne, les Britanniques en Nouvelle-Zélande, que les maristes étaient venus concurrencer, mais n'a guère de sens à l'égard des autorités françaises, restées en peine de fonder des colonies en Océanie dans la période considérée. Incapacité que regrette encore avec vivacité le provincial mariste Roudaire, en 1851, dans une de ses dernières lettres parties de Nouvelle-Calédonie et significativement adressée à un aumônier de la flotte de Toulon (p. 661).

S'il n'y eut pas de « tutelle coloniale » faute de colonies déjà constituées, les « colonisateurs » français furent aussi souvent que possible aux côtés des maristes, soit à la demande des uns soit à celle des autres, soit par accord réciproque, écrit ou tacite, comme le montrent ces lettres et maints autres documents, d'un terme à l'autre de cette période 1836-1854. Le 9 août 1837, arrivé à Valparaiso et sur le point de se lancer dans un Pacifique Sud inconnu, Jean-Baptiste Pompallier, évêque et vicaire apostolique de la première mission mariste en Océanie, adresse à Rosamel, ministre de la marine et des colonies de Louis-Philippe, son programme de conquête des âmes justifiant sa demande d'aide, et spécialement le transport des missionnaires par les bâtiments de l'État (pp. 87-91). Le « rapport de Charles-Eugène Mathieu à Napoléon III » depuis Viti Levu, le 27 juin 1853 (pp. 407-409), atteste à nouveau que les maristes d'alors n'en sont pas à envisager une « séparation de l'Église et de l'État » qui surviendra un demi-siècle plus tard.

Du côté des « autorités civiles », et comme pour illustrer les formules d'époque sur l'union du trône et de l'autel et l'alliance du sabre (ici de marine) et du goupillon, ces lettres offrent une liste significative (et non exhaustive) de navires de guerre français venus procurer leur aide aux missionnaires maristes en Océanie. Il y eut en 1837 la frégate la *Vénus*, commandée

par Dupetit-Thouars, l'inspirateur de Rosamel et de son successeur Duperré pour leur politique de colonisation de l'Océanie par la religion à l'exemple de la LMS (voir la note que lui consacre Claire Laux p. 313 de son ouvrage paru en 2000), en 1840 la corvette l'*Aube*, en 1842 l'*Allier* (voir ci-dessous), en 1843 le *Phaéton* et l'*Uranie* partis de Toulon avec des contingents de missionnaires maristes, la corvette *Bucéphale* mise aux ordres de l'évêque d'Amata, Guillaume Douarre, par Dupetit-Thouars la même année, en 1845 la corvette le *Rhin* que commandait Bérard, la corvette la *Seine* en 1846, la corvette la *Brillante* arrivée à la rescousse des maristes de Balade, en Nouvelle-Calédonie, le 9 août 1847, la corvette L'*Ariane* venue sur ordre visiter les missionnaires de San Cristobal en février 1848, la corvette la *Moselle* envoyée à Tonga en 1852...

« Indépendance » ou dépendance, « tutelle » ou autonomie, les textes reproduits dans ce volume montrent l'anachronisme de tels termes, qui anticipent les confrontations ultérieures entre autorités civiles et religieuses françaises, à partir de 1860, non sans y superposer des débats plus récents sur le rôle et la responsabilité des missionnaires dans l'occidentalisation du Pacifique. Stimulé directement ou non par la situation de concurrence où ils se savaient d'emblée avec les protestants (« la gueule du loup », p. 200 !), le patriotisme des premiers missionnaires maristes perce certainement déjà dans leur souci parfois affecté du « bien dire » et de la précision qui fait un des intérêts de ces lettres, mais il trouve souvent à s'exprimer de façon plus explicite. Évoquant la corvette la *Seine* et son pavillon tricolore en vue de Balade, le père Rougeyron s'exclame en 1846 :

« C'est l'image de la patrie, et le souvenir de la patrie fait toujours battre le cœur du missionnaire français. » (p. 565)

Autant vaudrait débattre à l'inverse (et tout aussi futillement) d'une inféodation ou d'une tutelle cléricale sur le ministère et les officiers de la « Royale » durant cette période de confusion des rôles et des « missions civilisatrices ». À l'exception de quelques récalcitrants libéraux ou républicains aisément mis à l'écart (tel Joseph de Rosamel, voir JSO 125, 2007, pp. 332-333), il paraît n'y avoir eu dans ces états-majors marins aucune réticence à associer un spirituel et un temporel qui sans doute au contraire leur semblaient aller de pair. Le rapport adressé le 6 novembre 1842 par Pompallier à ses mandataires lyonnais témoigne assez bien de cette communauté de sentiments :

« La corvette l'*Allier* et son digne commandant monsieur du Bouzet me furent accordés et comme mis à ma disposition, et je partis peu de jours après pour Wallis et Futuna. La grandeur et la majesté de la France se montrèrent aux yeux de nos naturels de ces îles ; la goélette [de la mission, escortée de la corvette] et l'évêque [à bord de l'*Allier*] parurent en même temps. » (p. 157)

On n'est guère étonné de lire que des officiers de marine comme Marceau, capitaine de frégate, se mirent en congé pour entrer au service de la congrégation en Océanie, ou qu'avec d'autres un Laferrière, commandant du *Bucéphale* qui débarqua des maristes à Balade en décembre 1843, leur parut avoir « eu

constamment le zèle et le dévouement d'un missionnaire » (p. 544).

À côté des nombreux détails intéressants ou inédits qu'elle offre sur ce pan de l'histoire de la colonisation du Pacifique, cette anthologie se recommande par la large place qu'elle réserve aux observations ethnographiques des missionnaires, parfois de première importance pour leur ancienneté ou l'ampleur de leurs développements. Pour ne citer ici qu'un seul exemple, judicieusement choisi pour enluminer la couverture de ce volume, on y trouve reproduits en hors-texte dix-sept dessins en couleur exécutés par Léopold Verguet d'après les relevés effectués durant son année de séjour à San Cristobal (1845-46, voir aussi sa lettre pp. 485-495), avec des désignations d'objets ou d'éléments de parure en « arossien » qui complètent heureusement l'article que lui fit publier Léopold Hugo dans la *Revue d'Ethnographie* en 1885. Comme d'autres dessins ou aquarelles de ces cahiers hors-texte qui témoignent de son passage aux Marquises et en Nouvelle-Calédonie, ils portent des indications de folio suggérant qu'ils proviennent d'un projet de livre resté manuscrit, et dont la reproduction (ou l'édition critique) serait hautement souhaitable, pour accompagner et illustrer cette vaste entreprise de publication des archives des premiers maristes en Océanie, à la fois généreuse et pleine de promesses.

#### RÉFÉRENCES CITÉES

- LAUX Claire, 2000. *Les Théocraties missionnaires en Polynésie au XIX<sup>e</sup> siècle. Des cités de Dieu dans les Mers du Sud ?*, Paris, L'Harmattan.
- MONFAT P. Antoine (s.m.), 1925 (première édition, 1891). *Dix années en Mélanésie. Étude historique et religieuse*, Lyon-Paris, Librairie catholique Emmanuel Vitte.
- VERGUET Léopold, P., 1861 (première édition, Carcassonne, 1854). *Histoire de la première mission catholique au vicariat de Mélanésie*, nouvelle édition, Paris, Tolra et Haton.
- , 1885 (mai-juin). Arossi ou San-Christoval et ses habitants, *Revue d'Ethnographie*, t. IV, pp. 193-232.
- Gilles BOUNOURE
- HAMSON Michael and Richard ALDRIDGE, 2009. *Art of the Massim and Collingwood Bay*, Palos Verdes, CA., Michael Hamson Oceanic Art, 272 p., cartes, bibliogr., environ 180 photos couleur.

En attendant la somme que doit leur consacrer Harry Beran, les « arts » de l'aire Massim (ainsi qu'on a pris l'habitude de nommer l'extrémité orientale de la Papouasie Nouvelle-Guinée et les îles adjacentes) restent à ce jour étudiés ou illustrés par si peu de publications spécialisées que cette rareté justifierait à elle seule qu'on signale ici la parution de cet important catalogue, dû à deux marchands à la fois sérieux et passionnés. En février 2009, dans sa galerie de San Francisco,

à l'occasion du « Tribal and Textile Arts Show » qui se tient annuellement dans cette ville, Michael Hamson présentait avec Richard Aldridge, autre marchand établi en Australie et familier des côtes orientales de la Papouasie Nouvelle-Guinée, une exposition préparée de longue date et réunissant, à côté de pièces proposées à la vente, de très nombreux autres spécimens d'étude et de comparaison. Ainsi s'explique que le volume qu'ils ont publié concomitamment dépasse de loin les catalogues habituels et finisse par constituer un utile et plaisant ouvrage de documentation.

Il se recommande d'abord par l'abondance des objets publiés (plus de 200, dont plus de 50 spatules à chaux en bois sculpté, une vingtaine dans d'autres matériaux, autant de pare-écume et autres objets liés à la navigation, etc.), souvent inédits et, pour certains, d'une extrême rareté (à l'instar du coffret à monnaie de coquillage en noix de coco sculptée ou du chevet reproduits pp. 158-159). Les notices qui les accompagnent indiquent leur provenance et, chaque fois que possible, les circonstances de leur collecte, données précieuses dans cette région où l'intensité des échanges rend souvent difficile de déterminer l'origine des objets, comme l'avait éprouvé Ehrard Schlesier lors de sa campagne de 1961-1962 (Schlesier, 1986 : 26). Ces notices sont suivies de commentaires heureusement moins descriptifs (ou commercialement flatteurs) qu'informatifs et qui ont bénéficié de l'aide ponctuelle d'H. Beran, sans le soutien de qui les deux galeristes auraient sans doute hésité à publier cet important volume.

Les fonctions qu'ils attribuent à certains objets donneront peut-être lieu à discussion ou à révision. Par exemple, ce qu'ils présentent, après H. Beran, comme des « Massim Pig Net Hooks, *gegep* » (pp. 154-157), était décrit en tant que « Fishnet handle » par William A. Shack (1985 : 67, n° 58, ouvrage non cité dans la bibliographie du catalogue). Mais les spécialistes apprécieront aussi le nombre et la qualité des données recueillies sur le terrain lors de l'acquisition de maints spécimens. D'une spatule à chaux en bois sommée d'un personnage, exceptionnellement longue (65 cm, n° 21 p. 44), collectée à East Cape, R. Aldridge rapporte ainsi qu'elle servait non à la consommation du bétel, mais à alerter la maisonnée en réagissant par ses vibrations à toute attaque de sorcellerie. H. Beran avait déjà fait allusion à l'usage magique ou apotropaïque de ces objets (1988 : 10-12 et 28) et l'on se souvient des notations de Malinowski sur l'« aspersion de la chaux visant à produire une brume qui aveugle les *mulukwausi* » ou sorcières volantes (1963 : 473, voir aussi 314-316 sur l'enchantement *kayga'u* du contenu des gourdes à chaux), mais on entrevoit comme il reste à apprendre sur ces spatules, au-delà de leurs seules qualités esthétiques.

À côté de ces informations de première main, un autre apport notable de cette publication est la section substantielle (pp. 190-269) qu'elle consacre à des pièces pour le moins méconnues de la province d'Oro, à l'exemple des spatules des Orokaiva et de leurs voisins de la Collingwood Bay (près d'une quarantaine), qui présentent souvent des parentés de forme ou de matériau avec celles de l'aire Massim, mais s'en distinguent vigoureusement par le style de leur ornementation, à